

## Littérature étrangère

---

Numéro 51, mars-avril-mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(1993). Compte rendu de [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (51), 54–65.

**LE VIEUX QUI LISAIT  
DES ROMANS D'AMOUR**  
Louis Sepúlveda  
Trad. de l'espagnol  
par François Maspéro  
Métailié, 1992, 130 p.; 17,95 \$

Pourquoi lit-on des romans? Parce que de la lecture des romans naît le rêve. Et une fois le rêve enclenché, on peut, pour un temps, oublier «la barbarie des hommes». Le vieux chasseur du roman de Louis Sepúlveda ne lit que des romans d'amour, de cet amour qui fait souffrir (comme il le dit lui-même). Il aime les amants qui se donnent des «baisers ardents» et vivent dans des villes lointaines et exotiques comme Venise. Il passe des journées entières à rêver sur le mot «gondole» ou sur ces «baisers ardents», lui qui fut brièvement marié et vécut chez les Indiens Shuars qui ne connaissent pas le baiser. On voit bien que, contrairement à ce que certains pensent, il n'est pas nécessaire que les romans parlent de ce que l'on connaît. Au contraire. Trop proches de notre réalité, ils sont peut-être plus «accessibles», mais ils sont un terrain stérile où le rêve ne peut prendre racine.

Le goût de lire est venu tard au vieil homme, peu après qu'il eut senti pour la première fois la morsure de la «bête solitude». Et quand il part à la ville chercher des livres, ce n'est pas seulement des livres qu'il veut c'est un «antidote à la vieillesse». Mais quelle sorte de livres lui faut-il? Il ne le sait pas encore. C'est finalement dans la bibliothèque de l'institutrice du lieu qu'il trouvera. Après une longue série d'essais-erreurs qui lui font éliminer, entre autres, les livres d'histoire et de géométrie, il en vient à la conclusion que ce qui lui convient vraiment ce sont les romans d'amour. En matière de lecture, personne ne peut décider pour nous ce qui nous convient. Ici comme ailleurs, le droit à l'expérience est fondamental. Et Colette avait bien raison de rétorquer à ceux qui voulaient «encadrer» de trop près



les lecteurs néophytes sous prétexte de morale ou de qualité: «Qu'ils lisent donc n'importe quoi». À la fin du livre, après une ultime chasse à l'ocelot, le vieil homme jette son fusil dans le fleuve et rentre dans sa cabane retrouver ses chers romans d'amour dont les mots sont si beaux qu'ils lui font oublier le maire, les chercheurs d'or, les *gringos* et tous ceux «qui souillaient la virginité de son Amazonie». *Le vieux qui lisait des romans d'amour* montre qu'il faudrait peut-être réviser la liste de nos besoins fondamentaux: un toit et du pain, bien sûr, mais aussi... des histoires.

Jacques Martineau

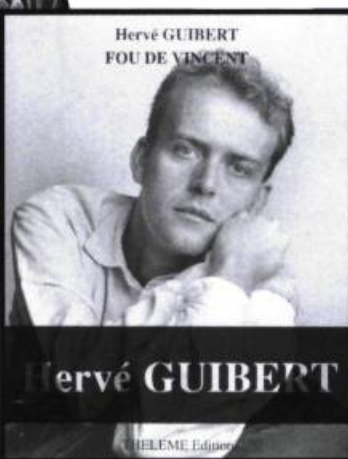
**FOU DE VINCENT**  
Hervé Guibert  
Texte intégral lu  
par Bernard Merle  
Thélème, 1991, 2 K7; 36,95 \$

Le journal est une forme d'écriture parfois très proche du monologue intérieur et cela apparaît particulièrement quand la lecture en est faite à haute voix. Il n'est donc pas du tout gênant, bien au contraire, d'entendre l'acteur Bernard Merle nous interpréter un texte comme ce *Fou de Vincent*, journal intime pour

**CANDY STORY**  
Marie Redonnet  
P.O.L., 1992, 138 p.; 22,95 \$

«Se noyer dans le 'fossé de l'oubli', ce n'est pas seulement perdre les repères habituels de lieu et de temps, c'est également entrer dans une nouvelle dimension du temps (mais est-ce encore le temps?), là où rien ne se passe parce qu'il n'y a pas de présent, ni de commencement ni de fin, tout ayant toujours déjà eu lieu mais pas encore, espace d'errance où s'affirment la démesure et l'infinité de l'absence de temps» (Claude Lévesque, *L'étrangeté du texte*, Union générale d'éditions, 1978). Le lecteur non averti ou à qui l'univers de Marie Redonnet est peu familier risque d'attendre de cette écriture quelque chose qu'elle ne rend pas. Aux yeux de certains cela risque de ressembler à une promesse qui ne serait pas tenue. Manière de fable qui prend pied de façon mal assurée dans un réel incertain (références à Paris et surtout à Notre-Dame, précaire point d'ancrage), *Candy Story* distille une petite musique qui donne à penser que le décor mal amarré risque d'emporter l'action et ses protagonistes qui, eux, ont tout juste assez d'identité pour ne pas se prendre les uns pour les autres. La narratrice connaît certains détails qu'elle ne cherche pas à dissimuler, mais qu'une logique déconcertante, inscrite dans l'écriture résolument blanche, dissimule. Des disparitions en tous genres parsèment une route qui va de l'enfance, qui ne semble jamais très loin, à ces contrées aux noms énigmatiques qui ouvrent à un va-et-vient continu du passé au présent, de la vie à la mort.

Des indications laconiques permettent de planter le décor de ce qui est le théâtre de retrouvailles et de règlements de compte qui ne font qu'ajouter davantage un filet déjà passablement lâche. Tout cela semble ne tenir qu'au fil d'une intrigue qui voit défilier une myriade de personnages aux noms qui ont la saveur d'onomatopées: Ma, Alma, Witz, Curtz, Bobby Wick, Dilo, Lou, Line, Lize, Lill, Lind, Kell, Stev, etc. Ils semblent soumis aux caprices d'un hasard dont il n'est pas facile de dégager les lois. Un je-ne-sais-quoi suggère que tout s'est déjà passé et ce que qui survient, comme en rêve, n'est que l'aboutissement d'une fatalité inéluctable. De là l'impression



le moins. Hervé Guibert avoue y raconter à rebours une passion qui dura sept années: «un amour, une obsession érotique ou une de mes inventions». La première lecture, au cours de laquelle l'univers se disloque peu à peu sur fond de sexe, de drogue, de pornographie, d'amitié, du sida, au rythme du quotidien, fait remonter à l'essentiel: la rencontre de Vincent et d'Hervé et leur essoufflante histoire d'amour. Mais attention, l'univers est réversible! Et ce qui semblait séduisant à la première lecture devient passionnant à la seconde, car cette rencontre normalement à l'origine du récit de la relation amoureuse en devient le but. On verra comment les personnages se sont imbriqués, comment le sida s'est sournoisement insinué dans leur relation et comment la vie s'est colorée ou décolorée selon les jours ou les humeurs.

«Écrire sur Vincent, c'est un assouvissement», dit Guibert, mais cette écriture pourrait tout autant tenir de la thérapie, du legs ou de l'autopsie.

Jean-Marie Morin

durable que l'on assiste à une partie qui s'est déjà jouée, impression que viennent renforcer les derniers mots du roman : «La seule chose qu'il me reste à faire, maintenant que Ma est morte et que Kell a été tué, c'est d'écrire la seconde version de *Candy Story*, pour qu'on sache qui est le maire de Rore. Après, je ne sais pas».

Pierre Carpentier

## COMOEDIA

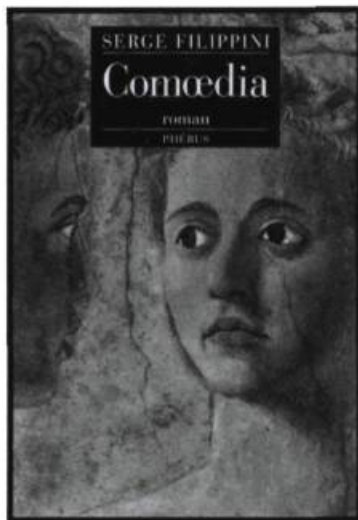
Serge Filippini

Phébus, 1992, 221 p.; 24,95 \$

*Comoedia!* Le titre seul promet le plaisir, le rire même, et la promesse est tenue, car Gobbio, le protagoniste, est à la fois un personnage fabuleux et un conteur de talent. On ne s'ennuie jamais, on rit souvent, on est aussi amené à réfléchir. N'est-ce pas là tout l'art de la comédie?

Depuis que, dans son enfance et sans trop savoir comment, il a opéré un premier miracle — une résurrection, rien de moins! —, Gobbio attend que le Très-Haut se manifeste et reçoive son serment de fidélité : «Je jure de Vous servir, Seigneur. Qu'il soit fait selon Votre désir...». Il fera donc des miracles sur commande; ce ne seront là que de courts intermèdes volés à la *dolce vita* dont il bénéficie à Venise, ville de luxe et de plaisirs pour les sens, la chair et l'esprit. Une seule chose est défendue par son Dieu jaloux : s'empêcher d'amour pour une femme. Voilà ce qui, peu à peu, va devenir un problème majeur pour Gobbio, car s'il est au service du Très-Haut dans le jeu de la comédie divine, il est aussi acteur de la comédie humaine; il tombe sans cesse amoureux de Sosie. À la fois ange et homme, il essaiera de concilier ces deux appartenances; sans jamais rompre le dialogue avec le Seigneur qui s'est pris d'amitié pour lui (ou avec son envoyé, l'archange Joachim) et malgré mille vicissitudes, il n'abandonnera pas la poursuite de ses rêves et de son désir. Il n'épargnera au lecteur aucun épisode du récit de cette vie tumultueuse, mais il le ménagera un tant soit peu lui épargnant les détails peu ragoûtants!

Le roman n'est pas situé dans le temps; on est parfois porté à se croire au Moyen Âge, quand les mieux nantis profitaient des délices et voluptés de la vie, alors que les mendiants pullulaient autour des églises, dans



les quartiers avoisinant les ports et dans les prisons. Mais, au fond, la comédie humaine a-t-elle changé de scène et de décors? «L'espérance seule rend supportable l'existence.» Les hommes attendent encore des miracles venus d'en haut, sans renoncer pour autant à la poursuite de leurs rêves. «Un être *satisfait* qui ne serait plus en quête de rien, que ne dérangerait aucune peine, aucun péché, aucune misère, aucune morsure secrète? En vérité, mes amis, cet être-là serait assis un degré plus haut que son créateur, c'est pourquoi il ne peut exister.»

Monique Grégoire

## LES COMPAGNONS D'ÉTERNITÉ

Jeanne Bourin

François Bourin / Lacombe, 1992, 361 p.; 24,95 \$

Certains se souviennent peut-être d'une émission bien connue de la télévision québécoise durant laquelle les animateurs s'en prenaient d'une façon fort cavalière à Jeanne Bourin, l'accusant presque de faire l'apologie de la première Croisade. C'est une des dangereuses aberrations de la *pensée politiquement correcte* que de vouloir réécrire l'Histoire en prenant fait et cause pour les autres comme si l'Occident avait le monopole de la bêtise et de la cruauté. Or, dans *Les pérégrines* et leur suite *Les compagnons d'éternité*, l'auteure ne cède en rien les effroyables carnages auxquels les croisés se sont livrés. Mieux, les réflexions de certaines des héroïnes tiennent parfois du réquisitoire contre leur aveugle sauvagerie, notamment lors de la prise de Jérusalem. Mieux encore, la description de Jérusalem, de ses habitations et de ses plaisirs raffinés qui incitent les

Francs à adopter rapidement les mœurs locales, montre bien que «la nation arabe [était] très supérieure par la culture», comme l'a écrit Amin Maalouf dans *Les Croisades vues par les Arabes*.

Il faut le rappeler, car son dernier roman clôt son cycle médiéval, Jeanne Bourin n'a jamais eu la prétention d'être le héraut des valeurs occidentales, ni même de laisser derrière elle une grande œuvre littéraire; elle fait montre de plus de modestie, se contentant de prendre le contre-pied de quelques idées reçues sur le rôle de la femme dans la société au Moyen Âge.

Contrairement à ce qu'on a pu en dire, la femme y disposait de pouvoirs et de droits dont elle se vit dépouiller à partir de la Renaissance... qui a fait renaître les valeurs de l'Antiquité, dont une profonde misogynie. Les trois pérégrines, Brunissen, Flaminia et Alaïs, assument délibérément leur destin et c'est en toute liberté qu'elles choisissent le feu auquel elles vont brûler: pour l'une l'amour de Dieu, pour l'autre l'amour-passion et pour la dernière l'amour charnel.

Dans son œuvre, Jeanne Bourin a surtout décrit le monde des artisans, ces gens qui connaissent et aiment leur métier et qui façonnent des objets à la fois beaux et utiles. L'auteure n'a pas fait autre chose: du remarquable travail d'artisan.

Maurice Pouliot

## UN CIRQUE PASSE

Patrick Modiano  
Gallimard, 1992,  
152 p.; 24,95 \$

À l'aide de fragiles indices, un homme retrace les quelques jours qu'il a passés à Paris avec une inconnue, il y a peut-être vingt ans...

D'un appartement pratiquement vide à une chambre d'hôtel, à bord d'une voiture gentiment prêtée par de louches amis de la jeune fille, les compagnons errent dans la ville après s'être prêtés à une manœuvre un peu suspecte. Il devient de plus en plus évident que Giselle a quelque chose à cacher, et le récit prend des allures d'enquête policière. Mais le lecteur qui veut savoir ce qu'il en est au juste de l'histoire illicite dans laquelle le jeune homme s'est laissé entraîner sera déçu (d'autant plus que le suspens est graduellement construit et habilement mené jusqu'à la fin), car l'évo-



lution de l'intrigue reste concentrée sur les liens entre les deux personnages principaux, sans jamais lever le voile sur la véritable identité de ceux qu'ils auront croisés et les conséquences de ces rencontres.

Certains seront certainement agacés par les nombreuses pistes au bout desquelles Modiano a choisi de ne pas aller. C'est que son personnage (à la recherche de son identité, sans liens véritables — typiquement modiano!) se remémore un épisode extrêmement circonscrit de sa vie, et ce dans les moindres détails qu'il peut retrouver: nom des rues par lesquelles il est passé, restaurants où il a mangé, gens qu'il y a rencontrés, etc. Les perspectives ouvertes ou les suites qui débordent le cadre de l'épisode n'intéressent pas le personnage, le lecteur en sera donc privé.

Ce parti pris a le mérite d'être logique et ceux qui aiment Modiano, en particulier celui de *Rue des boutiques obscures*, ne devraient pas être déçus.

Hélène Gaudreau

## BAZAAR

Stephen King

Trad. de l'anglais

par William Olivier Desmond  
Albin Michel, 1992,  
678 p.; 29,95 \$

Ce nouveau roman du célèbre écrivain américain boucle un cycle romanesque commencé avec *Dead Zone*, suivi de *Cujo*, *Les Tommyknockers*, *La part des ténèbres* et le tout récent *Minuit 4*. La petite ville de Castle Rock en constitue le centre et beaucoup de drames étranges y sont survenus au fil des années. Castle Rock vibre de l'inconscient refoulé de chacun. Un beau jour, un certain Leland Gaunt, parfait étranger, y ouvre ▶

une boutique: le Bazar des rêves. Tous peuvent y dénicher un objet «proposé» par le curieux propriétaire. Ce que les gens ne savent pas, c'est que, par l'intermédiaire de cet objet, Gaunt a accès au passé, aux envies, aux rancœurs, aux haines de citoyens «choisis». Son but: détruire complètement Castle Rock. Gaunt envisage froidement d'attiser et de provoquer de fatals conflits. Pourquoi? Parce que Gaunt n'est pas un être humain mais plutôt une créature de l'enfer, l'incarnation même du mal venue d'un autre âge de l'humanité. Il détruit afin de s'approprier les «âmes» parce qu'il s'en nourrit... On pourra toutefois reprocher à King l'inefficacité de l'intrigue. À cet égard, le roman est truffé de détails, de personnages, d'intrigues parallèles, ce qui alourdit une histoire pourtant banale. Cependant, les inconditionnels en auront pour leur argent...

Gilles Côté

**ERIK LE VIKING**  
Daniel Lacotte  
Acropole, 1992,  
283 p.; 21,95 \$

Comment expliquer le prodigieux destin que la postérité a réservé à Eirikr le Rouge? Comme les textes anciens renferment peu de renseignements à son sujet, on peut faire l'hypothèse que son aventure a bénéficié d'une conjoncture dont les éléments ont profondément marqué l'imaginaire occidental: le millénarisme, la victoire du christianisme sur le paganisme et la découverte de l'Amérique.

Deux sagas, et parmi les plus courtes, ont consacré quelques pages au personnage: la *Saga des Groenlandais* et la *Saga de Thorfinn Karlsefni*, improprement nommée la *Saga d'Eirikr le Rouge*. Nous y apprenons qu'Eirikr fut à trois reprises banni pour cause de meurtres. C'est ainsi qu'il passa de la Norvège en Islande, puis qu'en 982 ou 984 il s'en alla coloniser le Groenland (Vert Pays), ainsi ap-



pelé parce que «si le pays portait un si beau nom, cela encouragerait fort les gens à y aller». Il dirigera les destinées de ce nouveau pays jusqu'à sa mort survenue au début du millénaire. Peu avant, il aura vu son fils, nouvellement converti au christianisme, partir pour le Vinland.

Contrairement à nombre de romanciers qui cherchent à introduire la fiction dans l'Histoire, Daniel Lacotte — et avec un personnage aussi défiguré par la fiction c'était vraiment faire œuvre romanesque — a voulu rétablir la vérité de l'Histoire. A telle enseigne que l'on croirait avoir affaire à une biographie. Scrupuleusement et à la manière d'une Jeanne Bourin, il a reconstitué les gestes quotidiens, ceux de la vie, de l'amour et de la mort, et ce, en se fondant aussi bien sur la recherche contemporaine que sur les sagas et les chroniques de l'époque (la scène des funérailles du père d'Eirikr provient directement d'un texte écrit en 922 par un diplomate arabe Ibn Fadlan). Daniel Lacotte n'a rien inventé et surtout il a su éviter le trop facile piège du fantastique. En cela son livre est exemplaire.

Maurice Pouliot

Au-delà de leur incapacité à établir des rapports satisfaisants avec leurs semblables, surtout avec ceux du sexe opposé, c'est leur inaptitude même à vivre que l'auteur met en lumière. Fermés aux autres, ces êtres paraissent en effet également étrangers à eux-mêmes, absents de leur propre existence. Ainsi Doris Lessing souligne-t-elle le caractère dérisoire de la vie. Elle débusque la misère que recèlent ces mondes factices fondés sur les convenances et le bon goût.

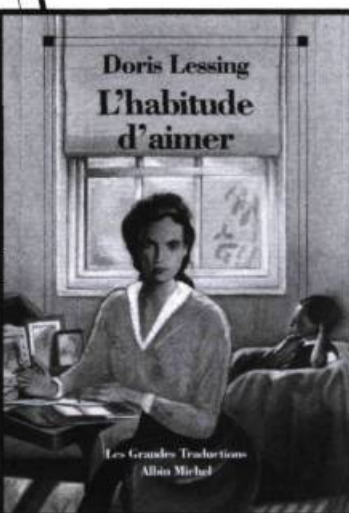
Certes, la lecture de ce livre ne présente pas de prime abord un caractère réjouissant. Cependant, ceux qui réclament de la littérature autre chose qu'un simple divertissement et qui ne craignent pas d'être bouleversés par l'analyse des comportements humains à laquelle se livre Doris Lessing, y trouveront des textes d'une rigueur et d'une construction admirables.

Claire Côté

**TLACUILO**  
Michel Rio  
Seuil, 1992, 192 p.; 24,95 \$

Les livres de Michel Rio, selon l'expression chère à Cortázar, défient admirablement les lois de la gravité: une fois ouverts, il y a peu de chance qu'ils vous tombent des mains. Parler d'efficacité narrative équivaut ici à qualifier la démarche même de l'auteur. *Faux pas*, son avant-dernier roman, avait, à cet égard, de quoi vous laisser bouche bée.

Roman d'aventure, *Tlacuilo* l'est sans l'ombre d'un doute avec, en contrepoint, l'amitié comme motif romanesque. Comme dans tout bon roman du genre, tout y est démesuré, à commencer par le personnage principal, véritable héros pour qui le quotidien banal n'existe pas. Les préoccupations d'Alan Stewart, héritier du duché de Camlann et d'une fortune considérable, sont d'un tout autre ordre. Il est de ces êtres marqués par le destin. Apprenant un jour le naufrage du seul ami sincère qu'il ait jamais eu, il n'aura de cesse de fouiller de long en large l'océan, en compagnie de sa cousine et amante, la belle et troublante Laura, et d'un équipage formé d'un véritable clan d'Irlandais qui semble sorti tout droit d'un roman de Jules Verne. Mais cette quête est également prétexte à rompre l'ennui qui ronge Alan Stewart.



**L'HABITUDE D'AIMER**  
Doris Lessing  
Trad. de l'anglais  
par Marianne Véron  
Albin Michel, 1992,  
343 p.; 34,95 \$

Dans la majorité des textes que renferme *L'habitude d'aimer*, titre également de la première nouvelle de ce recueil, Doris Lessing étudie les relations entre les hommes et les femmes. Elle s'attarde principalement aux couples. Avec la précision de l'horloger, elle en scrute le mécanisme. Toutes les pièces bien en place, parfaitement agencées, les meilleures conditions semblent réunies pour que ces gens mènent une existence paisible. Comment en irait-il autrement? Ils sont généralement si respectables, remplis de bonne volonté. Pourtant, une erreur a dû se glisser quelque part. En effet, subrepticement, la joie meurt. Ces univers patiemment édifiés se désagrègent.

Le roman s'ouvre par les retrouvailles, qui ne sont que le prélude au véritable périple qui s'amorce: libérer des mains d'un dictateur de pacotille un vieil original répondant au nom de Leonard Wilde, qui fut autrefois le bibliothécaire du collège où les deux principaux protagonistes se connurent. Wilde est l'un des seuls spécialistes en mesure de traduire d'anciens manuscrits classiques mexicains (d'où le nom du roman), dont la valeur symbolique est inestimable aux yeux du dictateur d'Extasis, une petite île au large du Mexique qui est un véritable lupanar. Rien n'est sacrifié pour assurer au récit une tension dramatique des plus efficaces.

La trame romanesque, qui déjà procure un véritable plaisir de lecture à un premier niveau, permet aussi à Michel Rio de renouer avec des thèmes qui lui sont chers: l'origine et la fin des choses, le bien et le mal, le vrai et le faux, la multiplicité des histoires qui s'enchevêtrent, tout cela étant ici superbement fondu au creuset de la littérature.

Jean-Paul Beaumier

## LES ÉVANGILES DU CRIME

Linda Lê

Julliard, 1992, 226 p.; 29,10 \$

L'un erre, cherchant à reprendre goût à la vie. Tel professeur, tendant à la perfection morale, fait de son existence un lieu désolé qui a tous les charmes de l'enfer. Telle autre ne connaîtra la paix qu'en se défenestrant. Un dernier fait tout ce qu'il faut pour ne pas oublier qu'il a jadis mangé de la chair humaine. S'il se trouve encore des gens pour ignorer de quel poids pèsent la malédiction et la fatalité sur certains êtres, on peut leur recommander la lecture de ces quatre nouvelles, qui sont autant d'incursions aux confins du malheur. Rendez-vous de quelques damnés de la terre, ces *Évangiles du crime* plongent aux racines de la détresse qui est le lot de ces quelques existences vouées à l'échec. Il faut voir avec quelle application s'emploie Linda Lê à restituer les étapes de naufrages soigneusement réglés. Sans jamais céder à la tentation du mélodrame, l'auteure, par narrateur interposé, s'insinue dans la tourmente qui emporte inexorablement chacun des protagonistes de nouvelles qui évoquent autant d'hécatombes. Le narrateur,



chaque fois différent, semble comme sous le coup d'un envoûtement qui, favorisant l'identification, lui permet de sonder les profondeurs d'âmes au bord de l'éclatement. Happé, le lecteur peu vigilant risque le même sort. Il y a là plusieurs niveaux de fascination qui, dans un fracas feutré de miroirs brisés, renvoient une image récurrente évoquant celle du double.

«Conclure un pacte pour sceller une histoire d'amour, c'est une manière d'organiser le désastre, d'attribuer à chacun son rôle dans le naufrage à venir», ou encore: «Il ne faut pas aimer son double, car c'est un amour qui naît d'un oubli momentané de la haine qu'on a pour soi». On pourrait sans peine tirer un petit recueil d'aphorismes grinçants de ce livre sulfureux qui donne de l'existence une version cyniquement réjouissante.

Confidences téléphoniques, journal croisé, rapport d'enquête, divers sont les moyens de forcer l'aveu chez ces êtres enfermés dans leur misère. Il y a toujours quelque part un interlocuteur disposé à précipiter la chute, à goûter le spectacle de la déchéance, à partager le pain noir du malheur.

Personnages fantomatiques, hantés, possédés, errant dans un univers impropre à soulager l'affliction dont ils sont les dépositaires, il n'est pour eux d'issue ni de salut possibles: ils ne peuvent qu'être emportés dans une tourmente que les dispositions fâcheuses du sort appellent. Si Linda Lê tient fraternellement la main du lecteur au fil d'une balade au bord de l'abîme, il n'y a pas à douter qu'elle emprunte à dessein les chemins les plus escarpés, les moins sûrs.

Pierre Carpentier

## IMPASSE

Dorothy Richardson

Trad. de l'anglais par

Marie-Odile Probst-Gledhill

Les Belles Lettres, 1992,

293 p.; 38,95 \$

Avant Virginia Woolf, avant James Joyce, une petite institutrice décide, à l'âge de quarante ans, de devenir écrivain. Elle les précédera avec génie hors des cercles élégants, suivant avec détermination une voie tracée par elle seule, dans la marginalité. Il s'agit de Dorothy Richardson. *Impasse* est le sixième de douze romans constituant une vaste fresque intitulée *Pèlerinage*, le sixième à être traduit en français. En lisant pour la première fois la prose de Dorothy Richardson, on se pardonne difficilement de ne pas l'avoir fait plus tôt. On s'étonne d'une traduction si tardive.

Une écriture aussi pleinement maîtrisée compte en effet parmi les plus rares. Et l'actualité d'un tel roman, publié pour la première fois en 1921, est des plus troublantes. Imaginez toute la subtilité des atmosphères woolfiennes alliée à un pragmatisme éprouvé au fil tranchant du quotidien et à des idées sociales encore d'avant-garde dans bien des milieux; vous n'aurez encore qu'un mince aperçu du talent de Dorothy Richardson. Bien des observations qu'elle fait des comportements humains pourraient être signées d'aujourd'hui.

En lisant Dorothy Richardson, on suit tout doucement une pente irrésistible, une pente où culbute la vie dans toute sa splendeur, par-delà les vieilles dichotomies entre la vie et la pensée. C'est un pur plaisir que les femmes, particulièrement, goûteront avec un sentiment de reconnaissance. Vivement la suite!

Denise Pelletier

## HISTOIRES DE FAMILLE

Manuel Vázquez Montalbán

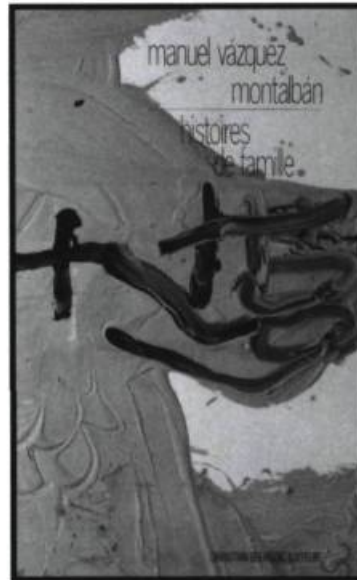
Trad. de l'espagnol

par Alain Petre

Christian Bourgois, 1992,

190 p.; 29,10 \$

Un boxeur raté devenu alcoolique fait une chute fatale; une contorsionniste aux mœurs dissolues disparaît mystérieusement; un fils de bonne famille menant double vie est assassiné avec son épouse pendant leur lune de miel. Si les données de base sont banales, l'angle à par-



tir duquel ces *Histoires de famille* sont considérées est loin de l'être. C'est que le détective privé Carvalho — héros de plusieurs récits de Montalbán — mène ses enquêtes de façon toute personnelle: «Moi, dit-il, je me borne à résoudre une énigme, la sanction, ce n'est pas mes oignons». En effet, il s'agit moins de désigner un responsable que de mettre en lumière les circonstances qui ont mené au crime. La culpabilité n'est d'ailleurs jamais clairement circonscrite, dans un milieu où la corruption est maintenue dans des limites «raisonnables» par ceux qui jouissent, en échange, de la bienveillance des autorités. En l'occurrence, les meilleures intentions mènent aux pires conséquences et le geste criminel lui-même n'est souvent que l'aboutissement logique d'un enchaînement à l'origine duquel se trouve «l'erreur» commise, ou subie, par le personnage — ce qui fera ultimement dire à Carvalho: «Je suis presque tenté de conclure que les meurtres sont le résultat d'une culpabilité ancienne».

Le regard critique n'a pas de frontières, mais l'écriture enracine les intrigues dans un contexte socio-culturel précis: le Barcelone des années 80. Montalbán a le sens des dialogues: ses personnages discutent, sans toutefois faire la leçon au lecteur, de l'histoire récente ou des problèmes raciaux propres à la Catalogne, dans une langue imagée dont la traduction d'Alain Petre a su conserver la vivacité et la couleur.

J'ai bien l'intention de mettre la main sur les autres aventures de Carvalho!

Hélène Gaudreau

**L'APPEL DU CRAPAUD****Günter Grass**

Trad. de l'allemand

par Jean Amsler

Seuil, 1992, 252 p.; 37,95 \$

Après plus d'une dizaine de romans, quelques essais et pièces de théâtre, Günter Grass nous revient cette année avec *L'appel du crapaud*. Alors qu'il est surtout connu pour ses récits sur la Deuxième Guerre mondiale comme *Le tambour* et la trilogie d'Oscar Matzerath, il nous sert cette fois une histoire très contemporaine, ce qui est un peu déroutant.

Le mur de Berlin est tombé, les flux vitaux se rétablissent en Europe centrale. Un veuf, professeur d'histoire de l'art allemand, fait la rencontre d'une veuve, doreuse en restauration d'art baroque. Ils s'aiment et conçoivent le projet de fonder à Gdansk une société des cimetières germano-polonais. Cette entreprise, saugrenue en apparence, s'avérera un grand succès de réconciliation entre les peuples ainsi qu'une lucrative affaire pour les détenteurs de capitaux allemands en mal d'investissements à l'Est. Une foule de réfugiés d'Allemagne fédérale sont prêts à se délester de deustche marks pour retourner vers la terre natale au moment de la mort. Il s'ensuit une série de développements immobiliers aussi envahissants que louches.

Dans cette histoire, c'est l'impérialisme allemand à l'Est qui est mis en cause à la manière sociale-démocrate de Günter Grass. L'intérêt principal du livre est cependant ailleurs. Il est dans la relation entre Alexander et Alexandra, le veuf et la veuve, dont les rapports reflètent toute la civilité de l'Europe centrale. Ils pratiquent les règles de l'étiquette et du respect qui seuls permettront à l'amitié ou à l'amour germano-polonais d'exister. Leur projet récupéré par les promoteurs, le couple se réfugiara dans un ailleurs dont on devine qu'il n'en a plus pour longtemps. L'avenir nous dira si l'auteur avait raison.

Robert Beauregard

**LES BELLES ANNÉES DE MADEMOISELLE BRODIE****Muriel Spark**

Trad. de l'anglais

par Léo Dilé

Fayard, 1992, 166 p.; 42,95 \$

Muriel Spark a réussi dans son dernier roman psychologique à recréer l'univers particulier de l'adolescence. Des jeunes filles pubères avides de pénétrer le monde des adultes, d'en percer les secrets, de s'identifier à un modèle, trouvent sur leur chemin une enseignante en mal de se singulariser et qui prône l'indépendance d'esprit. Jean Brodie forme donc un clan de six jeunes filles à qui elle inculque des valeurs en marge des règles établies. Tout ceci provoque une certaine réprobation de la part des autorités du collège aux principes plutôt conservateurs. Habile, Jean Brodie s'assure de la confiance des parents de ses jeunes disciples. Six années s'écouleront avant que mademoiselle Brodie, pourtant convaincue de la solidité de son emprise, soit trahie... Qui a parlé? Voilà le propos du roman.

J'ai été véritablement conquise par *Les belles années de mademoiselle Brodie*. D'où vient le charme? Probablement de plusieurs éléments dont le personnage principal, Jean Brodie, et le contexte, un collège

pour jeunes Anglaises de bonne famille dans les années 30. De plus, l'évocation de chaque personnage, véritable caricature, est liée à un détail physique, un tic, un trait de caractère. Mademoiselle Brodie est sans aucun doute la caricature la plus achevée. Qui plus est, la finesse et la retenue de la narration rendent les faits et les pensées les plus pervers presque convenables. Un humour très subtil assaisonne le tout.

Lise Lemieux

**MARIN MON CŒUR****Eugène Savitzkaya**

Minuit, 1992, 91 p.; 16,95 \$

C'est un lieu commun de dire que les enfants ont le pouvoir de restituer au quotidien toute sa magie. Ceux qui les côtoient savent aussi que cette magie n'a d'égale que sa fugacité et qu'elle se laisse fort mal épingle sur papier. Plus que jamais peut-être, la transmutation de la vie en art

est dans ce cas périlleuse. La niaiserie guette, et il s'agit encore d'adroitement contourner le ridicule.

Eugène Savitzkaya y parvient miraculeusement, qui raconte en de courts chapitres et autant de fragments du jour la vie de Marin parmi les géants. Une vie toute neuve: Marin est un bébé. Les géants le nourrissent, le lavent, le portent. Et l'observent et s'étonnent: Marin est un vieux sage qui, dans la baignoire, passe de l'air à l'eau «aussi aisément qu'on enjambe une clôture de deux centimètres de hauteur»; un doux Chinois dont le chagrin, comme celui du chat, est «probant et inextinguible»; un voleur de clefs qui se fait une petite maison triangulaire de chaque coin de la grande et qui jette «au fond des arrosoirs [...] les vieilles pommes de terre pour entendre la réponse du fer».

Pour Marin, chaque instant, chaque lieu est une île. Aussi, bien qu'ancré dans la réalité la plus banale, le roman échappe à la linéarité temporelle et spatiale. Il restitue l'approbation du monde dans l'intensité de toutes ces premières fois qu'un geste est accompli ou qu'un événement se produit. Il est à la fois loufoque et grave, comme le quotidien de Marin. Il a de l'enfant et du poème l'étrangeté qui force l'attention et en même temps, la familiarité de l'évidence. En quelques pages, Savitzkaya arrache des territoires à l'indicible.

*Marin mon cœur* est de ces livres précieux qu'on n'arrive pas à garder dans sa bibliothèque: trop heureux de les faire connaître, on les prête et ils ne reviennent jamais.

Marty Laforest

**CARNETS DU GRAND CHEMIN****Julien Gracq**

José Corti, 1992,

308 p.; 27,95 \$

On ne manque jamais, quand il s'agit de Julien Gracq, de mentionner sa grande maîtrise de la langue française et la qualité rare de son style. On a bien raison. C'est d'ailleurs, par moments, le seul intérêt des *Carnets du grand chemin* qui comportent de strictes descriptions de paysages et bien malin qui pourrait y déceler le moindre rapport au monde réel.

Pourtant tout doucement, par le biais d'anecdotes diverses, les sujets, la matière à réflexion ap-

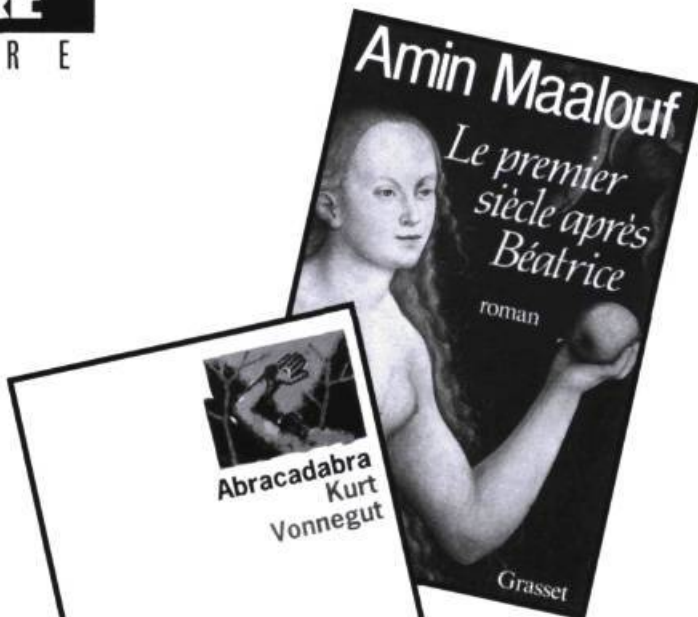
paraissent et la pensée claire et élégante de Julien Gracq s'exprime, sans affectation, directement, malgré l'opulence du vocabulaire. On a le sentiment que les nombreux mots rares ont été choisis pour leur justesse plus que pour l'effet esthétique.

Et lorsqu'on tourne la dernière page de ce recueil de notes de voyages par les grands chemins de la terre, du rêve et de la mémoire, on a le sentiment de mettre fin à une conversation à bâtons rompus. Une conversation chaleureuse avec un homme cultivé, embrassant le passé et le présent avec le même œil sensible et critique; un homme passionné de littérature, qui s'intéresse aux choses de ce monde pour leur potentiel poétique, pour leur capacité à affiner la sensibilité. Quel bienfait en cette époque où la surenchère médiatique a tendance à saper toute émotivité!

Benoît Pelletier

**ABRACADABRA**  
Kurt Vonnegut  
Trad. de l'américain  
par Robert Pépin  
De l'Olivier, 1992,  
354 p.; 34,95 \$

Le titre américain est *Hocus Pocus*. Traduit (fidèlement) en *Abracadabra* par Robert Pépin, le seul rapport qu'entretienne le titre avec le contenu est une insistante allusion à la frime et à l'illusion. Nous nous escamotons. La main de Dieu triche. Et Kurt Vonnegut, dont le gros de l'œuvre est d'une seule teneur, pleurs rieurs et rires grinçants, coud allègrement de fil blanc l'étendard sanglant dont nous tirons des fiertés et des ardeurs douteuses. Zen. Zen américain. Kurt Vonnegut culmine toujours avec un synopsis de Clovis Trout. Les gaffes de beaux esprits de Tralfamadore! L'essentiel de la culture américaine ne serait puisé que dans des revues comme *Les jarretelles noires*. Souvenons-nous d'*Abattoir 5*, de *R comme Rosewater*, du *Berceau du chat*, du *Cri de l'engoulevent dans Manhattan*



*désert*. Un Dieu fou ne sait plus quoi inventer et il s'en remet à des guignols comme nous comme public.

Ici, nous avons droit au prisonnier d'opinion, à l'opinion déréglée donc suspecte. L'homme, Eugène Debs Hartke, est le jeu de déterminismes extérieurs qui tantôt le comblent, tantôt le confondent. En l'an 2001, il est relégué dans une université pour sous-doués et accusé de compassion-complicité avec des évadés de la prison de l'autre côté du lac. Ceux-ci avaient pris le collègue d'assaut faute de pouvoir s'égayier dans une région racialement incompatible. L'apartheid, même dans les prisons, est de rigueur. Les évadés sont noirs de peau, purs produits du ghetto et, comme le devine toujours le logiciel Griot, voués de toute évidence à une logique tueuse. Hartke a enfreint le code qui ordonne à la piétaille de ne pas avoir d'état d'âme. À la manière d'un Soljenitsyne occidental, Hartke transcrit sa question informulable, surtout pas de façon synthétique, sur des bouts de papier de formats divers tout en respectant les pages de garde des milliers de livres de la bibliothèque de l'école. Et la geste imbécile abracadabrante d'un dieu prématuré et inepte nous est là, pour la *n<sup>ième</sup>* fois, d'une autre manière racontée.

Jean Lefebvre



**LE MAGASIN DE CHAPEAUX**  
Pierre Miquel  
Albin Michel, 1992,  
264 p.; 23,40 \$

L'action du roman *Le magasin de chapeaux* se situe à Paris, sous l'occupation allemande, en avril 1944. Un couple est traqué: Aïcha, la Marocaine, et Frédéric, le juif allemand. Ils parcourent Paris à la recherche d'un abri sûr. Fuites et poursuites constituent donc l'action, avec, d'un côté, des collaborateurs à la recherche de proies, de l'autre, des résistants qui tentent de sauver leurs protégés et, évidemment, leur vie. Trafics illégitimes et tractations diverses complètent le tableau de cette chronique quotidienne d'une ville occupée. On se laisse prendre par l'intrigue dont la tension est maintenue jusqu'à la dernière ligne.

Il ne s'agit pas, à mon avis, d'un grand roman, mais j'ai apprécié le rythme soutenu de l'ac-

tion et l'intrigue bien figulée. Il m'a plu également de redécouvrir le Paris de la petite histoire, caché derrière le Paris de l'histoire officielle. Sans être original dans sa forme ou dans son style, ni même exceptionnel, ce roman est un bon divertissement.

Lise Lemieux

**LE PREMIER SIÈCLE APRÈS BÉATRICE**  
Amin Maalouf  
Grasset, 1992, 301 p.; 29,95 \$

Les uranies sont des papillons de grande taille, aux couleurs vives et aux mœurs surprenantes. À quelques reprises durant l'année, elles se regroupent par dizaines de milliers, la plupart encore pleines d'œufs, pour s'envoler au-dessus de la mer; épuisées par des heures de vol, elles iront s'y engouffrer. Suicide collectif? Non, il semble plutôt qu'elles soient victimes d'un réflexe archaïque: elles essaieraient de rejoindre l'île, maintenant disparue, où jadis elles allaient se reproduire. Les uranies n'ont tout simplement pas su adapter leur instinct de survie à une nouvelle réalité.

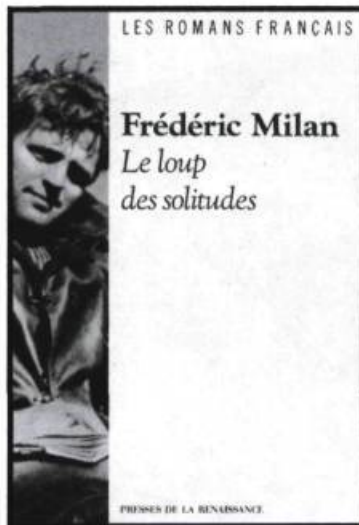
Dans *Le premier siècle après Béatrice*, le narrateur qui émet cette hypothèse est un entomologiste de renom, qui a étudié le comportement des insectes et qui est parvenu à lire dans son microscope l'image du papillon dans une larve. Vers 2040, vieillard réfugié sur une ferme dans les Alpes de Haute-Savoie, il lui prend envie de raconter «comment nous en sommes arrivés là». Et de revenir dans le passé pour montrer que dans les années 90, on pouvait déjà discerner l'image de notre futur. Lors d'un voyage, il avait découvert de mystérieuses «fèves de scarabée» utilisées pour favoriser la naissance d'enfants mâles. Clarence, journaliste qui deviendra sa femme et la mère de Béatrice, née avec le millénaire, entreprend sur le sujet une enquête qui tournera au cauchemar. Dans les pays du Sud où le médicament miracle fait fureur, le nombre des naissances de filles fléchit de façon spectaculaire; des ethnies sont menacées de disparition; la violence et la peur s'installent; le clivage entre le Nord et le Sud est irrémédiablement consommé. L'humanité est entrée dans une période de régression. Comme les uranies, son instinct de survie a été incapable de s'adapter.

«Je suis myope, je ne vois pas de près», lançait Jean Marcel au journaliste qui lui demandait pourquoi il écrivait des romans historiques. On savait déjà que Maalouf était myope, mais avec ce roman d'anticipation, on sait maintenant qu'il l'est doublement.

Maurice Pouliot

**LE LOUP DES SOLITUDES**  
Frédéric Milan  
Presses de la Renaissance,  
1992, 156 p.; 27,95 \$

Ce nouveau roman de Frédéric Milan est une allégorie sur la vie et l'écriture du célèbre auteur américain Jack London. Nous sommes en présence d'une «authentique fiction», car Milan imagine un ultime écrit de London dans lequel l'attrait pour l'alcool s'accorderait avec la quête de soi et la créativité. L'existence mouvementée de l'écrivain, son attirance paradoxale pour l'alcool et la mort sont mises en relation avec une possible «rédemption» par l'écriture. Celle-ci, chez London, est «quête de vie», car au cœur du manuscrit, se cache le désir «d'advenir au monde».



En fait, nous sommes témoin du combat entre l'œuvre qui donne lieu au dévoilement de l'être et l'alcool (la «créature») qui, étrangement, tue tout en permettant à l'imaginaire de se manifester. À propos de l'alcool, Milan/London dit: «À la vérité, je lui dois tout ce que je suis. Elle [la 'créature'] m'ouvrit au monde. À celui, fumant, chaud, embrumé, des tavernes. Là où se croisent, le temps de quelques verres, des destins riches de toutes les odysées. Oui, messieurs, c'est en ces

lieux où vous rêvez de vous en-crapuler que je fis mes universités. Mes maîtres y furent innombrables: ils avaient des voix cavernueuses et des rires barbares. C'est au milieu de ces corps et de ces âmes détremés d'alcool que j'appris mon métier d'écrivain. Ils me sont restés en mémoire, ces visages illuminés, faméliques, ces figures d'errants, sur lesquels se refermaient la nuit et ses sortilèges de misère.»

Gilles Côté

**VIJ**  
Nicolas Gogol  
Trad. du russe  
par Louis Viardot  
Ombres, 1992, 63 p.; 11,95 \$

Si Nicolas Gogol écrit qu'il nous transmet «dans la forme simple et dépouillée où il [lui] a été conté un jour» ce récit issu de la tradition populaire, n'allons pas le croire. Qu'elle soit inspirée d'une légende soit, mais que cette écriture enivrante, épique, que cette tension absolue livrée dans l'apothéose finale soit l'œuvre de la tradition populaire, voilà ce qu'il nous faut mettre en doute.

Avec l'adresse que lui connaissent les russophiles et amateurs de littérature en général, Nicolas Gogol sait cultiver le cynisme et l'allégorie, comme il maîtrise incontestablement la narration. Ouvrant sur des batailles entre étudiants de philosophie — qui sont toujours vaincus —, de rhétorique et de grammaire, le récit se transforme peu à peu en une aventure cauchemardesque dans laquelle se retrouvent des éléments de folklore. Nicolas Gogol réussit non seulement à rendre l'ensemble cohérent, mais également à éviter que son propos ne sombre dans le baroque grotesque. Vïj, chef des gnomes pour les Ukrainiens, personnage clé qui n'apparaîtra qu'une seule fois mais dont la présence transparaît dans toutes les descriptions de paysages, est l'expression immémoriale du caractère russe. Il est littéralement le symbole de ses racines antédiluvien-nes que les subterfuges du christianisme n'ont pu extirper. Il figure la Russie endormie mais toujours prête à s'éveiller dans la violence. Il est également cet autre réel possible, le réel oublié.

## LA SAGA DES FOURMIS

Après le succès phénoménal de son précédent roman, **LES FOURMIS**, best-seller international, Bernard Werber, romancier et journaliste scientifique, poursuit sa grande saga des «intra-terrestres».

Plus qu'un thriller, **LE JOUR DES FOURMIS**, devient une formidable odysée moderne, mêlant la fiction et l'imaginaire à la science la plus avancée.



Bernard Werber  
L'HOMME AUX FOURMIS



ALBIN MICHEL



Curieusement ce récit du XIX<sup>e</sup> siècle, appartenant à une autre culture, interroge le lecteur contemporain, gorgé d'évidences et de formules mathématiques. Le réel sabordé par des démystificateurs acharnés, voilà qu'il reprend possession de son territoire. Vij s'avance à pas lent dans le réfectoire de notre pensée, prêt à lever vers nous ses lourdes paupières. Quelque part subsistent en nous des sentiments bloqués par la raison. «Ce qui doit arriver, arrive», s'exclame Thomas Brout. Ne nous étonnons pas que dans ce récit — n'en est-il pas de même pour notre réel québécois —, la philosophie soit toujours perdante.

Outre leur morale, les contes révèlent des portions d'une réalité qui, malgré son étrangeté, ne nous échappe pas autant qu'on voudrait nous le faire croire. Méditons à nouveau Gogol.

Ivan Bieliniski

**PRENDS GARDE AU LOUP**  
Yann Queffélec  
Julliard, 1992, 275 p.; 32 \$

Toni Bernard aime sa cousine Maï Sauveur. Il la désire depuis toujours et il veut l'épouser. Tous deux habitent aux Angéliques. C'est ainsi que se nomme la maison que leur grand-mère Mamina a léguée à Lucien, le père de Toni, alors que ce dernier et Maï avaient respectivement douze et dix ans. Or, personne n'est heureux sous le toit familial : les Sauveur en veulent aux Bernard parce qu'ils ont hérité de la maison; Lucien fait chambre à part. Sa femme Irène se complait dans le malheur. Toni préfère donc se tenir à distance. Il se réfugie sur son chaland au milieu des sphaignes et il rêve. Chaque fois que la réalité devient insupportable, il pense au regard de Maï, à ses cheveux, à ses mains et à son corps qui se transforme. Quand ils n'étaient que des enfants, Maï partageait l'amour de son cousin mais, depuis le début de l'adolescence, elle repousse toutes ses avances. Toni devient



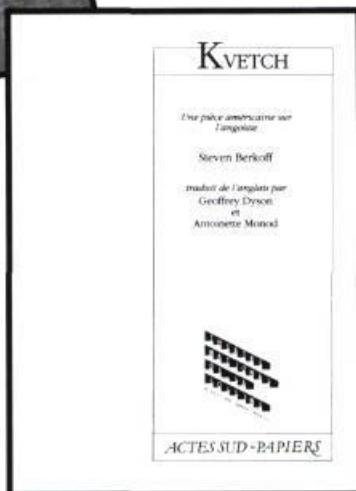
fou. Son désir exacerbé, il crève de jalousie dès que Maï s'éloigne de la maison.

Le désir de Toni, l'auteur le décrit avec la même force que celui de Ludo, le petit garçon rejeté des *Noces barbares*. Il s'agit encore une fois d'un amour brûlant et destructeur pour une femme trop belle et trop distante. Pour les héros de Yann Queffélec, l'être aimé est inaccessible et il doit le rester. S'il s'offre, il perd toute valeur car, aux yeux des êtres humiliés comme Toni, il faut être «taré» pour vouloir d'eux. Le seul refuge possible devient alors la folie. Il faut redevenir enfant, se blottir et se baigner «dans la plaie féconde où se forge toute vie».

Sylvie Beaupré

**KVETCH**  
UNE PIÈCE AMÉRICAINE  
SUR L'ANGOISSE  
Steven Berkoff  
Trad. de l'anglais  
par Geoffrey Dyson et  
Antoinette Monod  
Actes-Sud / Papiers, 1992,  
59 p.; 13,95 \$

«Cette pièce est donc dédiée à tous ceux qui ont peur» (Steven Berkoff), peur de ne pas se réveiller, de rouler trop vite, de rouler trop lentement, d'être mal



habillé, d'être trop habillé, de ne pas être habillé. *Nous avons peur! Nous avons des Kvetchs! Nous kvetchons...* Vous kvetchez?

Kvetch: six misérables lettres assemblées par un coup de tête berkoffien d'une façon quasi imprononçable, un simple mot pour définir l'immense mal de vivre de tous les personnages de la pièce. Frank a le kvetch d'être prisonnier de la routine, de ne pas trouver sa femme l'attendant sur le seuil de la porte, un martini à la main, et de devoir combler son «idiote de femme» tout en fantasmant sur un corps qui est loin d'être féminin. Donna-la-femme-de-Frank a le kvetch de cuire le repas trop tôt ou trop tard, de ne pas varier suffisamment le menu, de ne rien trouver à dire une fois à table et de ne pas être subitement violée par les éboueurs qui la reluquent

tous les matins alors qu'elle se tient à la fenêtre en tenue légère et songe à une autre nuit d'insatisfaction conjugale. Hal-l'ami-de-Frank a le kvetch de ne pas être un convive intéressant pour Frank et Donna, de ne pas les recevoir adéquatement dans son appartement de nouveau célibataire, de ne pas savoir quand blaguer et d'être rejeté par Frank qui rêve de son ami toutes les nuits.

Et nous, pauvres lecteurs abusés, nous avons le kvetch de n'être qu'un kvetcheur qui demande à l'autre, dans la pénombre d'une chambre, d'une voix plaintive: «tu ne vas pas m'embrasser pour me dire bonne nuit?» Alors, vous kvetchez?

Ericka Tabellione

**GAUDEAMUS**  
Mircea Eliade  
Trad. du roumain  
par Irina Mavrodin  
Actes Sud, 1992,  
269 p.; 29,50 \$

S'il fait suite au *Roman de l'adolescent myope*, *Gaudeamus* marque aussi le début d'une période de doute et de questionnement, il offre en outre un magnifique tableau de la jeunesse intellectuelle roumaine des années 30. Au cynisme et à la haine se sont maintenant substitués un courage, une patience et une sensibilité qui permettent d'accéder à la maturité et d'assumer généreusement le contenu de l'existence. «Il fallait que ma jeunesse eût un sens au-delà des livres. Il fallait que je commence ma maturation, que je me prépare à accueillir les révélations que la vie allait bientôt me proposer.» Le lycéen a vaincu sa paresse et s'impose désormais une discipline draconienne. «Je voudrais qu'à travers moi l'héroïsme revive.» Sans réussir à éteindre complètement les pulsions sexuelles, les pulsions éthiques gardent en tout cas à distance les tentations mondaines. C'est que le corps, qui sait?, pourrait devenir l'ennemi du travail et du salut.

L'adolescent voit maintenant plus loin. Le monde ne se présente plus à lui sous la forme de la tristesse et de la mélancolie, mais bien sous celles de l'inquiétude, du mystère et de l'incompréhensible. Les cours d'histoire de l'art, de philologie, de littérature française et roumaine moderne dispensés à la

faculté de philosophie ne dissipent nullement l'angoisse et le désespoir, bien au contraire. Hegel et Croce n'arrivent pas à fournir des réponses plus satisfaisantes que Kant, Gentile, Goblot, Enriques et Iorga aux interrogations suscitées par la foi, le dogme, la logique, l'érotisme, la conscience, le moi et l'Histoire. Mais le futur penseur des religions sait déjà que le don de soi est l'unique façon d'entendre l'Autre et de ne pas rester enfermé dans les idéologies. Son âme prendra alors le volume qu'il faut pour faire face aux dieux.

Michel Peterson

### ANNA ET LE CAVALIER NOIR

Fynn

Trad. de l'anglais

par Béatrice Vierende

Seuil, 1992, 191 p.; 24,95 \$

Bien qu'il s'adresse à des lecteurs adultes, *Anna et le cavalier noir* de Fynn a l'allure d'un livre pour enfants en raison de sa belle couverture rose de carton rigide et des nombreux dessins qu'il renferme. Cette présentation correspond au propos déve-

loppé dans le récit dont l'héroïne est Anna, une fillette qui aura bientôt sept ans. Ce «miracle», comme elle se qualifie elle-même, ébahit son entourage, principalement un enseignant à la retraite et Fynn, son grand frère adoptif, par sa façon bien à elle de voir la vie et de raisonner.

Évidemment, son prénom, qui se lit aussi bien à l'envers qu'à l'endroit comme elle le fait remarquer, et dans lequel on retrouve son homophone, ana, la prédestinait à entretenir un rapport particulier au langage. Ce petit être insolite s'intéresse un peu à tout. Son sujet de prédilection demeure cependant, comme doivent bien s'y attendre ceux qui connaissent le premier livre de Fynn *Anna et Mister God*, nul autre que Mister God lui-même. Très familière avec ce dernier, dont elle ne doute aucunement de l'existence, elle parviendra même à ébranler les convictions du professeur Hodge qui rejetait jusque-là tout ce qui ne ressortissait pas au domaine scientifique.

Bref, tout le monde tombe sous le charme. Malheureusement,

cette petite Anna n'étonne et ne déroute pas autant que le prétendent ses proches tout au long du livre. Aussi les lecteurs risquent-ils de nuancer davantage leur appréciation. Il n'en demeure pas moins qu'*Anna et le cavalier noir* constitue une lecture agréable, rafraîchissante et divertissante.

Claire Côté

### LE FLEUVE DES TÉNÉBRES

James Grady

Trad. de l'américain

par Jean Esch

Rivages, 1992, 436 p.; 29,95 \$

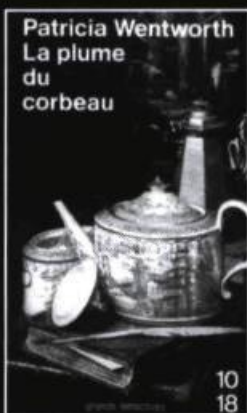
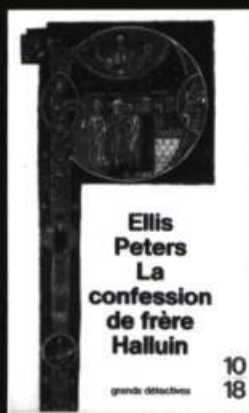
Wesley Chandler, *Marine* de son état, est engagé par le nouveau grand patron de la CIA. Sa mission est de retracer Jud Stuart, un vétéran de l'espionnage qui a quelque peu dérapé dans l'alcool et dans Dieu sait quelle histoire louche. Stuart a trempé dans toutes les combines tordues de l'agence: au Vietnam, en Iran, au Nicaragua, aux États-Unis. Un jour, fatigué de risquer sa peau pour des fonctionnaires blasés ou pour des politiciens véreux, il s'est lancé à

son compte dans le trafic de la drogue sous couverture d'une mission aussi secrète qu'improbable. Son histoire est oubliée de tous depuis des décennies, mais voici que son nom refait surface, après la chute du mur de Berlin, la fin de l'empire soviétique, au lendemain de l'entrée en fonction d'un nouveau patron.

Le récit nous semble d'abord bien peu crédible, la traduction, un peu trop française: on a de la peine à imaginer un policier américain mangeant un croissant, devant son écran d'ordinateur. Les personnages semblent de purs clichés; ainsi les espions sont intelligents et forts, ils boivent du scotch et ils savent manier les armes et séduire les femmes. Peu à peu, cependant, ils prennent de la consistance et une logique s'installe. On finit par voir, par sentir que, dans un univers où l'ennemi a rendu les armes, les services secrets fonctionnent à vide. Lorsque l'apparence de légitimité disparaît, ce qui reste n'est pas joli à voir. Un thriller bien ficelé.

Robert Beauregard

## GRANDS DÉTECTIVES, SUIVEZ-LES EN 10/18



10  
18